



Pour Fernand Fehlen, l'«insécurité linguistique» est un effet secondaire du système scolaire luxembourgeois.

«Assumer le luxembourgeois en tant que langue»

Pour le sociologue Fernand Fehlen, le luxembourgeois mériterait qu'on le développe davantage.

Dans son dernier ouvrage, consacré à la transformation du multilinguisme actuel, le spécialiste en études luxembourgeoise démontre que la langue nationale est en bonne santé.

Entretien avec notre journaliste Frédéric Braun

La langue luxembourgeoise est-elle plus vivante que jamais?

Fernand Fehlen : Elle reste peu représentée au niveau de l'écrit, contrairement à d'autres langues, mais elle est beaucoup plus présente qu'il y a encore dix ans. On a fait un grand pas en avant depuis, non seulement en ce qui concerne l'écrit, mais également dans le domaine politique. Autrefois, c'était un honneur de pouvoir discuter en français avec quelqu'un qui ne parlait pas luxembourgeois. Aujourd'hui une traduction est prévue lors des événements officiels, ce qui était impensable il y a encore dix ou 15 ans, tout le monde étant censé maîtriser le français.

Vous occupez une position médiane entre ceux qui s'érigent en protecteurs de la langue luxembourgeoise et ceux qui la moquent...

Il s'agit pour moi d'une position à la fois raisonnable et réaliste. D'un côté, il y a l'État souverain et l'idée que si l'on veut conserver le Luxembourg dans son unicité, il faut choisir une langue, comme l'ont fait les Maltais, les Irlandais, etc. De l'autre, il ne faut pas oublier non plus que le luxembourgeois reste une petite langue, malgré l'importance qu'elle revêt aux yeux de notre communauté. Ce sont là les deux aspects à combiner. Les soi-disant patriotes de la langue oublient toujours de rappeler que le Luxembourg est petit, même s'ils ne peuvent l'ignorer. Ce qui ne les empêche pas pendant les vacances de se sentir fiers d'être "français parmi les Français", selon une formule de 1844 et qui reflète un idéal profondément ancré dans la génération à laquelle j'appartiens.

Maîtriser autant de langues est aussi source d'insécurité...

Il est évidemment beaucoup plus simple pour une communauté linguistique de n'avoir qu'une seule langue, à condition que tout le monde vous comprenne. Or si ce n'est pas le cas et qu'on dépend des autres, cela devient une question d'attitude si oui ou non je communique avec l'autre. Voilà pourquoi le refus d'utiliser ses connaissances en français est mal perçu chez les étrangers. Il y a dix jours dans un supermarché, j'ai vu un jeune Luxembourgeois refuser de façon offensive de passer sa commande en français, jusqu'à ce que finalement le vendeur s'excuse. J'ai trouvé cela choquant, car cela me rappelait un engagement pour la langue qui est en contradiction profonde avec la culture luxembourgeoise. Pour nous, la langue est outil de communication et non de combat.

Vous êtes aujourd'hui le seul à montrer une issue hors de cette crispation autour de la langue...

Ce n'est pas ainsi que je verrais les choses. Je suis peut-être le seul à en parler à haute voix. Notre système des langues fonctionne très bien et ce n'est peut-être même pas nécessaire de le thématiser davantage. C'est parce qu'on voulait maintenir le Luxembourg en tant qu'entité que cette langue a gagné en importance ces derniers temps et que de plus en plus de gens l'apprennent. Je voudrais d'ailleurs insister sur le fait que ceux qui apprennent le luxembourgeois ne l'ont pas comme langue maternelle. Dans les années 1970, un pionnier de l'enseignement du luxembourgeois comme Jul Christophory, dans la préface à son manuel, pouvait encore remarquer que s'il l'avait écrit, ce n'était pas pour conserver la langue, mais pour le dire ironiquement : afin de rendre service à quelques étrangers bizarres qui ont eu envie de l'apprendre. À l'époque, en effet, la majorité des Luxembourgeois, y compris moi-même, étaient d'avis que le luxembourgeois n'était pas une langue.

Quelles leçons tirer pour l'enseignement?

L'époque est révolue où l'on pouvait encore estimer qu'on ne pouvait pas demander aux Luxembourgeois d'apprendre leur propre langue. Hélas, les choses n'avancent pas assez rapidement et entretemps plus de 60 % des élèves au cycle inférieur n'ont pas le luxembourgeois comme langue maternelle. Ils ne l'y apprennent donc que péniblement, parce qu'on préfère leur enseigner une "langue véritable" : l'allemand. Or c'est une des raisons pour lesquelles l'échec scolaire est si important parmi les enfants d'immigrés, notamment en raison d'une didactique totalement inappropriée pour quelqu'un qui apprend l'allemand comme langue étrangère. Ce qu'on appelle l'"insécurité linguistique" est un effet secondaire du système scolaire luxembourgeois.

Il est donc temps...

... d'assumer le luxembourgeois en tant que langue, tout en ayant conscience du fait que c'est une langue jeune, petite qui devrait être développée davantage, car le luxembourgeois se trouve dans la même situation que le maltais en 1950. Lorsqu'en 2003, le Premier ministre Jean-Claude Juncker estimait que le luxembourgeois devrait devenir langue d'intégration, sa déclaration a fait débat et l'introduction ultérieure du congé linguistique a été moquée. Mais il faut se rendre compte avec quel naturel Claude Meisch, le ministre de l'Éducation nationale, vient de déclarer que le luxembourgeois doit être enseigné le plus tôt possible comme langue d'intégration et que le français est la "langue de survie", déclaration sur laquelle on l'aura beaucoup attaqué, sans que personne n'ait relevé le fait qu'il venait de faire de l'enseignement du luxembourgeois comme langue d'intégration sa politique officielle. Il y a un processus en cours, contre lequel on ne peut se défendre, mais en faveur duquel pratiquement rien n'est fait, à part que des gens viennent ici pour s'intégrer.

Comment expliquer cette prise de conscience au niveau politique?



L'universitaire se demande s'il ne faudrait pas enseigner l'orthographe luxembourgeoise dans le cycle inférieur, plutôt que l'allemand.

J'aimerais attirer l'attention sur ceux qu'on appelle les "allophones" (c'est-à-dire tous ceux qui ne parlent aucune des langues officielles) ainsi que sur le fait que nous ne prenons pas au sérieux les trois langues officielles. Car ils sont aujourd'hui 29 % dans le pays à ne parler aucune des trois langues à la maison. C'est beaucoup... Il s'agit donc également d'une stratégie vis-à-vis de ces gens-là, dont beaucoup se demandent quelle langue il faut apprendre. Clairement, le français est la langue la plus importante sur le marché de l'emploi, alors que pour l'intégration, le luxembourgeois ne peut être négligé.

Ce reflux du luxembourgeois n'était-il pas également le signe d'une certaine hubris?

Oui, cela en fait partie. Nous avons quelque chose de bien particulier qui est le multilinguisme et qui, autrefois, était lié au fait de mépriser le luxembourgeois, en disant : ce n'est pas une langue, car elle ne permet pas de s'exprimer dans un vocabulaire moderne – alors qu'elle s'y prête merveilleusement en raison de notre grande facilité à emprunter. Le purisme est la mort de toutes les langues, pas seulement luxembourgeoise. Ni les patriotes de la langue ni les puristes ne lui rendent service.

Le multilinguisme ne crée-t-il pas toujours des exclus?

C'est clair, mais il est le reflet de notre idéal. La sociolinguistique définit la communauté linguistique, non pas à travers une même manière de parler (car il n'y a pas deux locuteurs qui se ressemblent, même dans un pays unilingue), mais à travers un idéal linguistique à l'aune duquel on se mesure. Notre idéal linguistique à nous, c'est le multilinguisme, qui dans le cas des Luxembourgeois consiste en

la maîtrise de quatre langues. Évidemment, beaucoup de Français employés dans des positions correspondant à leurs qualifications ont du mal avec l'anglais. Les Allemands, eux, sont obligés d'apprendre le français.

Dès lors, qu'advient-il des cours d'allemand?

Je ne dis pas qu'à la prochaine rentrée, il faudrait les bannir de l'enseignement. Simplement, je me demande si en cycle inférieur il ne faudrait pas plutôt enseigner l'orthographe luxembourgeoise. Si on va au bout du raisonnement, alors il faudrait sor-

nerationnel. La génération d'après-guerre, empreinte de revanchisme envers l'Allemagne, était francophile. Et cette génération est encore parmi nous. Prenez l'auteur de *Reynaert au pays des merveilles* (NDLR : Claude Schmit, lire notre édition du 23 mai) qui est un autre exemple. Il a un rapport très étrange à la langue luxembourgeoise. Il est incapable de dire : "Excusez-moi, mais je ne l'ai jamais apprise." Car une langue doit être apprise, ce n'est rien d'abstrait. Il n'est question que de ça dans le débat autour du luxembourgeois et de l'identité, alors que la langue

ment conservatrice, parce qu'il cherche des essences là où en réalité il ne peut être question que d'identités qui changent. J'aurais affirmé la même chose dans les années 80, sauf que j'ai évolué et aujourd'hui je pense différemment.

Pourtant, habiter par la parole cette province intérieure pourrait se révéler fructueux...

Guy Rewenig et Roger Manderscheid s'étaient lancés dans cette direction... Ma thèse, c'est que le luxembourgeois est une langue en développement, ce que la plupart ne

chie des langues, où le luxembourgeois se situait tout en bas de l'échelle. Par conséquent, celui qui se trouvait en haut de la hiérarchie ne songeait pas à écrire en luxembourgeois... Il y a une phrase d'Eric Hobsbawm qui dit que dans l'Europe du XIX^e, l'émancipation des langues nationales s'est appuyée sur les employés de carrières moyenne et inférieure. D'où le combat entre instituteurs et professeurs à propos de l'enseignement de la langue luxembourgeoise...

C'est-à-dire?

Lorsqu'on se trouve en haut de la hiérarchie, il faut défendre les normes (qui peuvent être n'importe lesquelles, mais qui sont négociées). Plus on a de pouvoir et plus on définit soi-même les normes et moins on a intérêt à ce qu'elles changent. En règle générale, les nouveaux venus veulent grimper au sein de la hiérarchie. Ils ont alors deux possibilités : ou ils s'adaptent aux attentes, ou ils essaient de changer les normes. Plus celles-ci sont aléatoires et plus ils seront amenés à les changer. C'est la sociologie de l'art, telle que théorisée par Pierre Bourdieu.

Dans la situation actuelle, qu'est-ce qui vous inquiète?

J'enregistre avec consternation l'existence d'une diaspora française qui ne cherche pas à s'intégrer. D'où l'ouverture d'écoles françaises, etc. Et je crains que les nouvelles crèches bilingues ne soient qu'une parade maladroite. Il y a un grand va-et-vient. Le multiculturalisme et l'ouverture linguistique sont centraux pour une petite société, qui sait qu'elle doit rester ouverte, sinon elle est damnée. Il faut donc qu'on montre que c'est quelque chose qu'on peut apprendre au Luxembourg et qui est positif.

Je trouve regrettable que la gauche ne prenne pas plus à cœur cette thématique



tir l'allemand de l'enseignement primaire et l'introduire seulement au lycée comme langue étrangère.

Un des principaux défis consistera à arracher cette thématique aux mains de la droite...

Mon ambition est clairement de ne pas abandonner cette thématique aux populistes. Je trouve d'ailleurs regrettable que la gauche ne la prenne pas plus à cœur. Il n'y a pas eu de réflexion jusqu'à présent, parce qu'il s'agit d'un problème gé-

luxembourgeoise en tant qu'idée abstraite n'existe pas. Il y a l'usage du luxembourgeois et si je ne l'ai pas appris à l'école, alors je ne peux rien produire de littéraire. Mais au lieu de l'avouer, l'auteur se sert de constructions discursives nébuleuses, d'identités qu'il incarne. Dans ce roman, le narrateur s'incarne en renard de façon presque caricaturale. Je suis sûr que l'auteur ne se voit pas comme un conservateur ou comme étant de droite. C'est même contre cela qu'il lutte, mais à mes yeux son attitude est radicale-

nieront pas. En revanche, l'idée de promouvoir ce développement dans le contexte actuel de politique linguistique européenne est plus difficile à assumer et il faudra en discuter.

Roger Manderscheid n'avait pas fait d'études à l'étranger : il ne s'est donc pour ainsi dire jamais pris pour un autre...

C'est typique. D'un point de vue sociologique, l'idéal linguistique que nous avions était celui d'un multiculturalisme et d'une hiéar-

Repères

Son parcours. Après des études d'ingénieur et en sciences sociales, Fernand Fehlen devient professeur dans l'enseignement secondaire, puis enseignant à l'Institut d'études éducatives et sociales et au Centre universitaire de Luxembourg. Chercheur au CRP Gabriel-Lippmann, il dirige le Stade, unité de recherche interdisciplinaire sur le Luxembourg (2000-2007).

Un pionnier. Fernand Fehlen est né en 1950. Maître de conférences à l'université du Luxembourg de 2003 jusqu'en 2015, année de son départ à la retraite, il est considéré comme l'un des pionniers en études luxembourgeoises. Il est l'auteur de nombreuses études sur la situation linguistique, la structure sociale et le champ politique du Luxembourg.

Sa dernière publication. Fernand Fehlen, est l'auteur, avec Andreas Heinz de *Die Luxemburger Mehrsprachigkeit - Ergebnisse einer Volkszählung. (Le Multilinguisme luxembourgeois - Les résultats d'un recensement)*, chez l'éditeur allemand transcript, 2016.

La langue du foyer. Comme le montre une étude publiée par le ministère de l'Éducation nationale, le nombre d'élèves scolarisés au Luxembourg ayant le luxembourgeois comme première langue au sein de leur famille diminue considérablement. Alors qu'ils étaient 52 % pendant l'année scolaire 2006/2007, ils n'étaient plus que 38 % en 2014/2015.

Public vs privé. Comme l'indiquent les statistiques de 2014/2015, dans la capitale, environ 45 % des enfants d'âge scolaire sont inscrits dans une école privée.